

LAISSE LES HOMMES PLEURER (extrait)

Eugène Durif

Roman à paraître aux Éditions Actes Sud, Arles, 2008.

[...] On a pris la voiture et on s'est dirigé vers Ussel et de là vers les hautes terres. Après Meymac on s'est vite retrouvé en pays de connaissance. Le brouillard nous est tombé dessus pendant quelques kilomètres. Je conduisais, et Sammy était à côté de moi, Roméo blotti dans ses bras. On se taisait à fixer ces landes à moutons, ces champs de pierre et ces forêts, une nature monotone, désolée et triste, une pauvre terre d'une sauvage grandeur. J'avais pris une carte, je voulais qu'on puisse aller jusqu'aux Monédières. Je ne savais pas si c'était une bonne idée que d'aller traîner par là-bas. En tout cas, c'était bien de se retrouver tous les deux loin de l'hôpital. Sur la carte, j'ai vu qu'on était tout près du Puy Pendu, une fausse montagne au nom qui en imposait. Fougères et bruyères, a dit sammy, forêts de sapins à perte de vue, voilà, on y est à n'en pas douter, ça ressemble au bout du monde, on est au bout du monde. Tu as vu un peu ça ? On dirait de grosses bûches de bois débitées et abandonnées au bord de la route.

Ça te rappelle quelque chose, toi ? Vaguement ! c'est particulier ce paysage, une lande rompue de blocs de granit, les rivières et la rousseur des tourbières. Il m'a regardé impressionné. J'ai lu ça, hier soir, dans un guide. Sans même descendre de voiture, j'ai eu l'impression d'être saisi par le froid. Ça, au moins, c'était tout ce qu'il y a de plus personnel comme sensation. On peut s'arrêter deux minutes ? Je me suis garé sur un terre-plein. Roméo s'est mis à courir en tous sens en aboyant. L'air vif le réveillait de la torpeur hospitalière. Son maître regardait cela en souriant.

- Tiens, viens, on va marcher un peu, a proposé Sammy.

On s'est arrêté pour pisser, on a suivi un moment un sentier dans la forêt, j'entendais sa respiration et la mienne pendant que nous marchions, les branches écartées d'un revers de la main. Le chemin s'arrêtait tout à coup, inexplicablement. On est revenus en arrière. Sammy chantonnait à mi-voix. Je restais silencieux, à baigner dans l'instant. Là, on dirait une clairière. Roméo nous suivait, on l'entendait aboyer et courir dans l'herbe des sous-bois. Ça ne te rappelle rien ? C'était pas ici quand même ? Non, mais ça y ressemble ! Tout se ressemble un peu par ici. On a ri. On ne voulait pas se laisser avoir par ce vieux passé dont on n'avait presque pas parlé et qui était là, tellement présent.

Ce matin-là, quand nous nous étions levés, j'avais dit à Sammy, ce sera aujourd'hui. Ce sera ce soir.

Il a souri. D'accord, il faut qu'on prépare tout, bien comme il faut. On prendra les deux couvertures qui sont dans la grange. Si on pouvait en trouver d'autres, ce serait bien. Ce sera aujourd'hui, ce sera ce soir. Et le soir, on a rejoint Célimène qui nous attendait à l'endroit habituel et on s'est dirigé vers la cabane en marchant longtemps et sans bruit. Il faisait froid, mais nous le sentions à peine. Là, personne ne nous trouvera jamais plus. Il y a un endroit, juste à côté, où l'on peut faire du feu, a dit

Célimène, j'ai caché d'autres couvertures en réserve au cas où, je vous apporterai à manger. Nous avons fait un feu, un feu qui a pris dans la neige, je ne sais pas comment c'était possible, et Célimène était assise entre nous deux et nous tenait la main, et nous regardions le feu se consumer, de la buée sortait de nos bouches dès que nous parlions, puis le feu s'est éteint, il n'y avait plus que du bois mal brûlé posé sur le côté. Il fait froid, on va aller dans la cabane.

Pour la première fois, il a dit son nom d'un trait. Célimène. Elle devrait être là aussi. Elle est loin tu crois ?

Ce sera aujourd'hui. Je lui avais dit ce matin là. Et là-bas, nous serons tellement loin, tellement cachés qu'ils ne nous retrouveront plus. Ce sera aujourd'hui, et le soir, elle nous attendait à l'endroit habituel. Nous l'avons suivi vers la cabane. On restera toujours là. Nous n'arrivions pas à faire ce feu dans la neige et il est parti d'un coup.

- Tu n'as pas trop froid, tu veux qu'on retourne à la voiture, je lui ai demandé.

- Non, ça va...Regarde un peu tous ces oiseaux...

J'ai regardé au-dessus de nous. Dans le ciel, en nuées, ils traçaient des compositions subtiles et géométriques qui se défaisaient pour en faire naître d'autres.

On avait essayé, ce jour là, de faire un feu. Il est parti d'un coup sur ce sol de neige, on soufflait dessus, c'était maigre la flamme, nous avions peur que ça meure d'un coup.

- Si on a été vrai un petit moment dans notre vie, il doit bien en rester quelque chose, un petit quelque chose, tu ne crois pas ? [...]